

d'une passion profonde, éternelle,—elle le sentait bien,—de cette passion solidement ancrée dans l'admiration, le respect, l'estime, les vertus invincibles ; d'une passion qui se doublait pour elle du réveil d'une déception, d'un élan éperdu vers ce qui, pour cette âme troublée, représentait l'honneur sans une tache, la parfaite bonté dans le parfait courage, l'immolation d'une existence au devoir, tout cela incarné dans un homme, éclatant dans un nom illustre : Zilah.

Et il devinait bien, oui, il sentait aussi, le prince Andras, que cette Marsa, malgré son énigmatique refus, avait pour lui une sympathie vraie, plus que de l'amitié. Il croyait, du moins, l'avoir vu, mieux que cela ; il en était certain. Alors, pourquoi lui ordonna-t-elle donc ainsi, d'un seul mot, de désespérer ?

Jamais ! Elle n'était donc pas libre ?

Une question, dont il lui demandait tout aussitôt pardon du geste, s'échappa comme un appel de noyé, de la poitrine du pauvre homme :

—Vous aimez quelqu'un, Marsa ?

Elle poussa un cri.

—Je vous jure que non !

Il la pressait alors de lui expliquer pourquoi ce refus, cette sorte d'effroi qu'elle laissait tout à l'heure paraître ; et, dans une espèce de crise nerveuse qu'elle dominait pourtant, au milieu de l'étouffement des sanglots, elle lui dit que si elle pouvait jamais consentir à unir sa vie à quelqu'un au monde, c'était à lui, à lui seul, à ce héros de son pays, à ce rêve vivant de dévouement chevaleresque, à lui qu'elle admirait, quelque temps auparavant sans le connaître, et que maintenant...

Elle s'arrêta devant un mot qui était un aveu.

—Ah ! maintenant... maintenant ? demanda Andras, suppliant, attendant la fin de cet aveu que les nerfs maladivement irrités forçaient presque Marsa à laisser échapper... Maintenant... ?

Mais elle ne le disait point, ce mot que Zilah réclamait, appelait avec des frissons d'espoir heureux.

Elle s'arracha à cet entretien qui la tuait, demandant d'une voix brisée au prince qu'il voulait bien l'excuser, lui pardonner, qu'elle se sentait réellement malade, atteinte au fond de l'être.

—Mais si vous souffrez, je ne veux pas, je ne peux pas vous quitter.

—Je vous en supplie. C'est la solitude qu'il me faut...

Au moins me permettez-vous de revenir demain Marsa, et de vous demander alors votre réponse ?

—Ma réponse ? Je vous l'ai donnée.

—Non ! non ! ce n'est pas vrai ! Non, je n'accepte pas ce refus. Non, non, il y a en vous je ne sais quel combat et quelle fièvre ! Mais je vous jure, Marsa, que sans vous la vie m'est impossible, oui, je vous le dis dans la sincérité de mon âme. A cette heure, toute mon existence comprimée vers vous comme vers le bonheur rêvé. Vous réfléchirez. Il y avait dans votre voix un trouble qui me laisse une espérance. A demain, n'est-ce pas, Marsa ? Je reviendrai demain !... Ce que vous m'avez dit aujourd'hui ne compte pas !... A demain, à demain ! Et songez que je vous adore !

Et elle, frissonnante aux accents de cette voix, troublée, brisée, n'osant pas répondre non, jeter un adieu à cet homme et ne voulant pas lui dire à demain, le laissant partir confiant, malgré ce mutisme qu'elle gardait obstinément, désespérément. Puis, Andras parti, accablée, à bout de forces, fondant en larmes, elle se jeta d'un élan, comme une folle, sur le divan où tout à l'heure elle était assise.

Une fois seule, elle portait à ses yeux ses poings fermés, et, secouée par une crise atroce, des sanglots terribles, entrecoupés de cris, de redressements subits, de regards farouches fixés sur l'invincible, elle demeurait là, seule, laissant tomber de ses lèvres sèches de fièvre, de tragiques questions,

quelle se faisait à elle-même :

—C'est la vie pourtant qu'il m'apporte, c'est le bonheur qu'il m'offre ! Est-ce que je n'ai pas le droit d'être heureuse, moi ?... Être la femme d'un tel homme ! L'aimer, se dévouer, lui faire de son existence à soi une suite de joies, de sacrifices, de tendresses ? Être son esclave et sa chose ! Si je l'épousais ?

Et, tout aussitôt, brusquement :

—Si je me tuais !...

Elle songeait, les yeux égarés devant cette épouvante :

—Me tuer ! Oui. Ça vaudrait mieux, ça !

Puis, avec un rire fou, des larmes nouvelles, un déchirement, un spasme :

—Certainement, parbleu ! Oui. C'est même le seul parti à prendre. Mais voilà : je suis lâche maintenant que je l'aime !... Lâche ! lâche ! Misérable !... Malheureuse, va !

Et tout ce beau corps féminin s'écroulait dans un désespoir féroce comme si, dans cet écrasement la vie ou la raison allait s'en échapper à jamais.

VI

Peut-être s'était-il fait, après cette crise, un travail de réflexion dans l'esprit de Marsa, car Zilah la trouva plus calme, le lendemain, lorsqu'il revint.

Il ne lui demanda rien d'abord, inquiet seulement de sa santé.

—“ Oh ! j'ai bien ! ” lui répondit-elle en souriant d'un air un peu triste.

Puis, comme elle s'était mise au piano, jouant cette romance qu'elle aimait :

—N'est-ce pas de Németh Janos, cela ? demanda le prince.

—Oui, de Jean de Németh... J'aime de trop sa musique, elle est vraiment hongroise, celle-là !

Et les notes tombaient, s'égrenaient comme des soupirs, comme de lointains sous de cloche tintant un glas, que soulignait une plainte tendre, un lamento poétique, morne, désespéré, profond et pourtant très doux. Puis les soupirs reprenaient pour aboutir à un *forte* funèbre comme la pelletée de terre suprême dans l'ensevelissement d'un mort.

—Comment appelez-vous cela, Marsa ? dit Andras.

Elle ne répondit pas.

Il se leva, regarda le titre, écrit en hongrois et en français ; puis, doucement, se penchant à l'oreille de la Tzigane que le souffle de ses lèvres effleura :

—Jean de Németh a raison, dit-il. *Il n'y a qu'une belle au monde.*

Elle devint très pale, sourit, se leva, et lui tendant la main :

—C'est presque un madrigal, mon cher prince, et, entre nous, nous n'en sommes plus là. Vous m'aimez, je le sais. Moi aussi, je vous aime ! Voulez-vous me donner un mois pour réfléchir ?... Tout un mois ?...

—Ma vie entière vous appartient maintenant, dit le prince. Faites-en ce que vous voudrez.

—Eh bien ! alors dans un mois ! dit-elle fermement avec un accent de résolution absolue.

—Seulement, fit Andras en souriant d'un sourire fier dans sa barbe blonde, songez que j'avais autrefois pris pour mot d'ordre les vers de Petefi... Vous savez bien, ces beaux vers de notre *puszta* :

La liberté, l'amour !

Il me faut ces deux choses.

Pour mon amour je donnerais

Ma vie,

Et pour la liberté,

L'amour !

Eh bien ! ajouta le prince, dites-vous qu'à cette heure, l'Andras Zilah de 1848 donnerait presque la liberté, cette passion de toute sa vie, pour votre

amour, Marsa, ma chère et bien-aimée Marsa qui êtes pour moi comme la patrie vivante.

Elle se sentait remuée jusqu'à l'âme en écoutant un tel homme lui parler ainsi. L'idéal altier de la Tzigane comme de la plupart des femmes c'était la loyauté dans la force. Eut-elle jamais, dans ses rêves les plus fous, songé à entendre un des héros de la guerre de l'indépendance, un Zilah Andras, la supplier de porter son nom ?

Elle connaissait Yanski. Le prince l'avait présenté à Marsa et à Vogotzine, à Maisons-Laffitte. Elle savait que le comte Varhély connaissait les plus secrètes pensées du prince ; elle était certaine qu'Andras avait tout confié, ses espoirs et ses craintes, à son vieil ami.

—Que pensez-vous que devienne le prince si je ne l'épouse pas ? lui demanda-t-elle un jour, presque brusquement.

—Voilà une question à brûle-pourpoint à laquelle je ne m'attendais guère, dit Yanski avec ses manières assez farouches et regardant, étonné, Marsa Laszlo. Vous ne voulez donc pas devenir une Zilah ?

Et il lui semblait que l'hésitation même était insultante et comme sacrilège.

—Je ne vous dis pas cela, fit la Tzigane, je vous demande ce que le prince deviendrait si, pour un motif ou pour un autre...

—Chose bien simple, répondit Varhély. Le prince, il a dû vous le dire, est de ceux qui aiment une fois dans leur existence. Ma parole d'honneur, je crois que si vous le refusiez, il ferait quelque maladie ou quelque sottise... de celles dont on meurt.

—Ah ! dit simplement Marsa, qui se sentit devenir toute froide, les mains glacées.

—C'est mon avis, reprit Yanski rudement. Il est touché. Reste à savoir si vous voulez que la balle soit mortelle.

La réponse de Varhély avait dû peser d'un immense poids dans les réflexions pleines de fièvre, d'angoisses, de révoltes, de désespoirs et de folies de Marsa Laszlo pendant les tragiques précédant le jour où elle devait dire au prince Andras si elle consentait à devenir sa femme, oui ou non.

Ce fut un *oui* qui tomba enfin, presque aussi nette et effrayant qu'un refus nouveau, de la bouche de Tzigane.

Mais le prince n'avait point le sang-froid d'analyser une intonation. Il se sentit comme enveloppé de joie.

—Ah ! dit-il, j'ai eu bien des angoisses pendant ces semaines de doute, mais je suis heureux, bien heureux !

—Savez-vous ce que m'a dit Varhély ? lui demanda Marsa.

—Oui, je le sais !...

—Eh bien, puisque les Zilah traitent leurs amours comme leurs duels,—et qu'ils y risquent leur existence entière,—soit, j'accepte. Votre existence pour la mienne ! Don pour don !...

Je ne veux pas que vous mouriez !

Il n'essayait pas de comprendre. Il prenait entre ses mains les mains brûlantes de Marsa et les couvrait de baisers ardents, et de larmes chaudes. Et elle, un frémissement sur la lèvre, regardait à travers ses longs cils baissés ce vaillant courbé devant elle et qui lui disait maintenant :

—Je t'aime !

Alors, dans cette minute d'infini bonheur, au seuil de la vie nouvelle qui s'ouvrait là, devant elle, avec des perspectives de joies, elle oubliait tout pour ne songer qu'à cette réalité, bonne comme une caresse : les larmes heureuses d'un héros dont elle serait la femme.

Sa femme !

Puis, comme dans l'entraînement d'un rêve, sans songer, sans résister, s'abandonnant au doux courant qui l'emportait, n'essayant pas de se rendre compte du temps, de l'heure, de l'avenir, aimant et